

Langues et littératures de l'Inde

M. Jean FILLIOZAT, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. — *Les mécanismes psychiques d'après les textes du Yoga* (suite). Le cours a été consacré à l'achèvement de l'explication des *Yogasūtra* à la lumière des commentaires et plus spécialement du plus ancien, celui de Vyāsa. Les deux « quarts » qui ont été étudiés sont le *Vibhūtipāda*, le « Quart sur les pouvoirs » et le *Kaivalyapāda*, le « Quart sur l'isolement ».

Le premier traite des résultats psychologiques, qui sont considérés comme des pouvoirs merveilleux de connaissance. Sont d'abord décrites les trois étapes supérieures des pratiques psychologiques du yoga : 1) la fixation (*dhāraṇā*) ou attache de la pensée sur une région (en l'espèce une région du corps : ombilic, cœur, etc. ou un objet extérieur) ; 2) la méditation (*dhyāna*) ; 3) la position (*samādhi*) exclusive de l'esprit sur l'objet de la méditation. Opéré avec maîtrise, le concours (*saṃyama*) des trois sur cet objet provoque à son égard la clarté de l'intelligence (*prajñāloka*). La maîtrise ne s'en obtient que par étapes. La position fixée du psychisme à laquelle cette maîtrise aboutit est d'abord consciente (*samprajñāta*) et, par conséquent, laisse après elle, dans l'individualité psychique, des marques, désormais inconscientes, des imprégnations (*vāsanā*) qui s'organisent en constructions psychiques (*saṃskāra*) et sont des germes d'actions psychiques ultérieures. Mais une position de psychisme sans germe (*nirbīja*) est réalisable quand une construction psychique nouvelle, provenant de l'intelligence (*prajñā*) conditionnée, vient neutraliser les autres puis s'arrête elle-même (III, 8 et suivants, cf. I, 49-51).

On distingue donc des constructions psychiques d'éveil (*vyutthānasamkāra*) et des constructions psychiques d'arrêt (*nīrodhasamkāra*). Ce sont ces dernières qui vident l'individualité de toute disposition ou activité contingente et la laissent apaisée (*praśānta*) et isolée (*kevala*) dans son essence pure, imperturbée par aucune fonction de la pensée. Cet isolement (*kaivalya*) est l'objet majeur étudié dans le dernier quart des *Yogasūtra* et c'est le but suprême de toute la technique du yoga.

Mais avant d'atteindre pareil sommet, le concours des trois opérations de fixation, méditation et position est jugé capable de faire atteindre diverses connaissances exceptionnelles, selon les objets auxquels il s'applique. Ces connaissances sont celles du passé et de l'avenir, des voix de tous les êtres, des naissances antérieures qu'on a pu traverser soi-même, des pensées des autres, de la prévision de la mort, du système du monde, de la constitution du corps, etc. De pareilles connaissances sont aussi censées permettre l'exercice de pouvoirs merveilleux comme de se rendre invisible, de passer dans le corps d'un autre, de pratiquer la lévitation, etc. Bien qu'elles aient dans l'opinion commune de l'Inde ancienne (et dans certains milieux de l'Inde moderne) la réputation d'être objectives, de constituer des représentations du réel, les connaissances merveilleuses apparaissent en fin de compte comme des créations psychiques du yogin. En effet, la connaissance de l'astronomie et celle de la physiologie obtenues par le *śamya* sont, d'après le détail qu'en donne le commentaire ancien, celles de la science classique indienne. On obtenait donc par le *śamya* une vue plus intense et plus claire de connaissances apprises, non pas une révélation de vérités. Convaincus cependant de l'authenticité de leurs connaissances les yogin pouvaient croire qu'ils avaient une aperception directe des « dispositions » (*dharma*) de toutes choses. Mais ils admettaient la vanité du visible qu'ils comparaient à l'illusion (*māyā*, Vyāsa sur IV, 13) sans aller aussi loin que les bouddhistes *viññānavādin* pour qui le monde n'est qu'un rêve bien lié. Ils affirmaient en effet la « réalité de la chose » (*vastutattva*, IV, 13 et suivants).

Maintes analogies entre des formules des *Yogasūtra* et des enseignements bouddhiques ont été relevées par La Vallée-Poussin (*Le bouddhisme et le yoga de Patañjali* dans *Mélanges chinois et bouddhiques*, t. V, Bruxelles, p. 223-242). Mais elles ne résultent probablement pas d'emprunts du Yoga au bouddhisme ; elles proviennent de conceptions de psychologie indépendantes des religions particulières, communes à la plupart des penseurs indiens et qui sont spécialement celles du Sāṃkhya, représentation analytique de la Nature. A ces idées sont associées des conceptions métaphysiques diverses.

Le quatrième « quart » reprend d'abord laconiquement la question des pouvoirs merveilleux, lesquels, en dehors de ceux qui sont procurés par le yoga, peuvent être possédés de naissance, ou obtenus par des drogues, des formules incantatoires ou l'ascèse. Il traite ensuite de divers points de psychologie, des mécanismes de transmigration, de la réalité de la chose perceptible, de la connaissance discriminative dont il a précédemment été indiqué qu'elle fait distinguer l'être psychique individuel (*śattva*) et son essence le Puruṣa, littéralement l'« Homme ». La conclusion est que ceux qui sont débarrassés des appétits humains possèdent alors l'« isolement » ou l'énergie du psychisme établie dans sa forme propre. Et cette conclusion

rejoint la définition, donnée au début de l'ouvrage, du yoga comme étant l'arrêt des fonctions de l'esprit.

II. — *Explication de textes tamouls sur les lieux saints vishnouites.* Les nombreux chants de TirumaṅkaiyāLvār en l'honneur des lieux saints vishnouites ont une importance particulière précisément du fait de leur nombre. Il apparaît que le dévot a voulu chanter tous les centres religieux qu'il connaissait ou même qui étaient en vogue de son temps par toute l'Inde, jusqu'à l'Himālaya (cf. *Annuaire 1969*, p. 438). Ses textes sont donc précieux pour la connaissance précise de l'implantation vishnouite à la fin du VIII^e siècle. La plupart des lieux qu'il a célébrés sont toujours vénérés, mais il existe aussi des sanctuaires importants dont il ne fait pas mention, comme, par exemple, celui de śrīvilliputtūr illustré par PeriyāLvār et Āṅṅāḷ. On en conclut que ces sanctuaires n'existaient pas encore ou étaient peu importants à son époque. Il est probable qu'il en est ainsi dans le cas de śrīvilliputtūr, « La nouvelle ville à l'arc fortuné », que souvent PeriyāLvār nomme simplement Putuvai, « La Nouvelle », ou Teṅputuvai « La Nouvelle du Sud » et qui, précisément, n'apparaît célèbre qu'à partir de ses œuvres et de la légende d'Āṅṅāḷ, sa fille ou fille adoptive. Mais, dans d'autres cas, on ne peut écarter la possibilité que TirumaṅkaiyāLvār ait omis de célébrer des sanctuaires existants. Il est manifeste que son intention majeure était d'exalter le dieu unique qui, sous les formes les plus diverses, était adoré de toutes parts. La liste des lieux saints chantés n'en constituait pas forcément un recensement complet.

En tout cas, certains lieux saints sont privilégiés par le nombre des hymnes dont ils sont l'objet. On a expliqué cette année la suite de ceux qui sont consacrés à TirunaRaiyūr et dont les premiers avaient été étudiés l'an dernier (*Annuaire 1970*, p. 416-418). Ces textes, compte tenu de l'emphase poétique, attestent une prospérité matérielle du lieu qui apparaît comme très vraisemblable dans les conditions écologiques qui s'offraient à l'époque ancienne. Les mentions des rizières entourant la ville et des fruits succulents de ses vergers sont banales. S'agissant ici d'une localité des rives réellement très fertiles de la Kāviri ou PoṅNi, la [Rivière] d'or, elles sont en tout cas bien appliquées. Mais d'autres indications sont plus particulières. Il est en effet question (VI, 9. 5 et 6) de choses rares et précieuses apportées par la Kāviri, telles que le bois d'agalloche, le santal, l'ivoire, qui sont justement des produits du Maisūr où naît cette rivière. Ailleurs sont proclamées l'accumulation des coquilles et l'abondance des perles à TirunaRaiyūr (VI, 9, 2). TirunaRaiyūr n'est pas au bord de la mer, mais des lagunes progressivement ensablées par les alluvions de la Kāviri pouvaient au VIII^e siècle s'étendre non loin de la ville. De ces lagunes (kaLi, VI, 9, 2) provenaient les coquilles dont l'accumulation est un signe de richesse non pas seulement parce qu'il peut s'agir, entre autres coquilles, de celles des huîtres perlières, mais encore

parce que le « crépi solide » (*tiṅkaḷakam*, VI, 9, 10) vanté pour les murs des places de la ville était dans l'Inde jusqu'à nos jours à base de chaux de coquillages. Les perles, dont il est plusieurs fois question, pouvaient aussi être apportées par le commerce qui apparaît avoir été florissant à Tirunaiyūr.

La série des chants à la louange de ce lieu saint est interrompue par neuf pièces (VI, 10, 1 à 9) où il est fait allusion à d'autres lieux en même temps qu'aux formes diverses de Viṣṇu et qui donnent toutes comme nom à ce Dieu le « namonārāyanam », qui dérive de la formule sanskrite de son invocation. Mais la dernière strophe de la dizaine (VI, 10, 10) rattache la série à Tirunaiyūr en rapportant ce nom à Neṭumāl (le « Grand Viṣṇu ») de Naraiyūr. Nārāyaṇa apparaît d'ailleurs chez les ĀLvār comme le nom essentiel de Viṣṇu car c'est celui sous lequel on l'invoque dans la formule sanskrite spécifique de l'appartenance au vishnouisme : *om namo nārāyaṇāya*, formule désignée en tamoul comme le *namonārāyaṇam*.

PUBLICATIONS

Jean FILLIOZAT, *Les philosophies de l'Inde* (Paris, 1970, in-12, 125 p., *Que sais-je ?* n° 932).

— *Bibliothèque nationale. Département des manuscrits (Catalogue du fonds sanscrit, fascicule II, n° 166 à 452, Paris, Bibliothèque nationale, 1970. In-8°, 271 et VII p.)*.

— *Notice sur la vie et les travaux de M. George Cœdès (C. R. Acad. des Inscr. et B.-L., janvier-mars 1970, p. 51-60)*.

Et, avec bibliographie : BEFEO, tome LVII, 1970, p. 1-24.

— Foreword à Jules Bloch, *The formation of the Marāṭhī language* (traduction de *La formation de la langue marathe*, 1920, Delhi, 1970, p. V-VI).

— Rapport sur l'activité de l'École française d'Extrême-Orient en 1969-1970 (*C. R. Acad. des Inscr. et B.-L.*, juillet-octobre 1970, Paris, 1970, p. 381-386).

— *L'œuvre de Marcelle Lalou (Journal Asiatique, 1969, p. 1-10)*.

— *Taoïsme et Yoga (Ibidem, 1969, p. 41-87)*.

— *Un manuscrit sanskrit kaçmîrien du Musée Guimet (Ibidem, 1969, p. 89-94)*.

— *La littérature épique et romanesque dans l'Inde du Sud* (C. R. Acad. des Inscr. et B.-L., novembre-décembre 1970, Paris, 1971, p. 618-625).

FONCTIONS ET MISSIONS

Direction de l'Ecole française d'Extrême-Orient et de l'Institut français d'Indologie.

Mission au Cambodge, en Indonésie, à Ceylan et dans l'Inde, août-novembre 1970.

Conférences à l'Indologisches Institut, Wien, décembre 1970.

Mission au Cambodge et en Indonésie, décembre 1970-janvier 1971.

Participation au 28^e Congrès international des Orientalistes à Canberra, janvier 1971.

Participation au Convegno internazionale di studi indologici à Turin, avril 1971.

Conférences à l'Indologisches Institut, Hamburg, mai 1971.